

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Samedi 23 janvier 2021

Intervention de **Jean-Paul Beaumont**

Le fantasme : ce dont je me rappelle

Ce dont je me rappelle : parcourant le programme, un ami (qui est parmi nous) a bondi sur son téléphone pour me signaler l'incorrection ! Mais Lacan observe qu'il faut dire *je m'en rappelle* ou *ce dont je me rappelle* si on veut garder vivante la question : de quoi, avec quoi se rappelle le *je* lui-même.

Je vais essayer d'aborder ici l'identification au fantasme, qui est l'un des thèmes proposés pour ce séminaire d'hiver, à partir d'un article de Pierre Klossowski publié en novembre 1961 dans *Les Lettres nouvelles* : « Du nom de "Roberte" en tant que signe unique ». Lacan y fait référence explicite dans *L'Identification* : par d'autres chemins, dit-il, cette réflexion converge avec ses recherches.

Ce texte constituera la « Postface » du cycle romanesque composé de trois variations : *Roberte ce soir*, *Les Lois de l'hospitalité*, *Le souffleur*. Dans ces textes alternent des dialogues métaphysiques subtils écrits dans une langue élégante, et des tableaux érotiques crus mettant en scène un fantasme unique. Klossowski s'interroge sur l'écriture de ces œuvres et, dans un vocabulaire certes différent du nôtre, soulève la question d'une *nomination latente dans l'énonciation*. C'est une question qui pourrait paraître mystérieuse, que reprendra Lacan deux mois plus tard.

« le sujet ne peut faire que de s'avancer toujours plus avant dans le déroulement des énoncés, mais il élude ainsi quelque chose qu'il ne peut savoir : *le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation*¹. »

Voilà ce que je vais essayer de montrer. Klossowski part d'un constat presque factuel : à un moment il s'est senti « réduit à un signe ». Ce signe porte un nom, ou plus étrangement un « prétexte », qui est « Roberte ». Armés du graphe du désir, nous comprendrons que ce nom renvoie à une *singularité absolue*, singularité qui peut être *dérivée en un fantasme* appelé ici « lois de l'hospitalité ».

¹ *L'Identification*, 10 janvier 1962.

Premier problème, largement repris dans *l'Identification*, comment *m'approprier* une pensée ? Il ne s'agit pas ici de la propriété intellectuelle, ni de l'assomption de pensées refoulées. La question, logique, porte *avant* : sur le *m'apostrophe*, de *m'approprier*. Quel est ce *je* qui pourrait s'approprier une pensée ?

Bien sûr ce *je* ne peut être saisi que de façon alternante. Naïf, je pourrais penser qu'il est toujours là disponible. Mais j'ai affaire plutôt à un *êtrepenser* que Lacan écrira en un seul mot, d'où découle, pour le philosophe qui philosophe, un *peut-être je*.

Or, observe Klossowski, ce *je* n'est pas représenté *quand on ne pense à rien*. Autre exemple, *pour la pensée cohérente*, nulle nécessité d'un sujet en particulier puisqu'elle n'est que consécution agencée par la logique.

Alors comment peut s'établir la singularité d'un sujet ? Toute identité repose sur « le savoir d'un pensant en dehors de nous-mêmes ». C'est la notion même d'*ex-sistence*, même si le mot ici ne figure pas.

– La solution classique, c'est que j'existe pour Dieu, j'ai une identité pour lui. Cette identité est pure grâce. En Dieu, *je* persiste (on pourrait faire un jeu de mots), *je* persiste, c'est-à-dire que Dieu comme Père garantit mon *je*. Ainsi pour Descartes, c'est de la pensée comme habitée par Dieu (et qu'Il pourrait vouloir autrement) que je tire mon existence.

– Nous modernes, c'est aussi de l'Autre que nous tenons l'existence, mais comment ? Certes (je cite), le *je* est « comme la permanence d'une source ou d'un foyer de jugement pour que la pensée en tant que telle revienne ». Mais la pensée de qui ?

Car « je puis à chaque mot me demander si c'est moi qui pense, ou si d'autres pensent en moi, pour moi, ou me pensent, ou encore pensent avant que je pense réellement moi-même ce qu'ils pensent ». « La désignation de « moi-même » à laquelle la pensée revient toujours dissimule sa propre incohérence, elle n'est en aucun cas une garantie de quoi que ce soit ».

Le *je*, demande alors l'auteur, ne serait-il qu'une « plaisanterie grammaticale » ?

Ce *je* alternant, support d'une identité imaginaire pour l'appropriation de la pensée, cela nous paraît bien rebattu ? Reportons-le facilement sur le graphe du désir.

- Par la ligne imaginaire qui va de *l'image de l'autre*, à *mon image* : « à l'instar de l'autre, dit Klossowski, nous [faisons] comme si nous étions le même. »
- Par la ligne symbolique qui va du *trésor des signifiants* à *s(A)*, le *je* n'y est que la fiction grammaticale qui me permet de converser avec l'autre, qui nous permet de nous accorder sur un sens.

Et même si rétroactivement ou prospectivement je tente de me saisir comme *destin*, c'est là un rassemblement imaginaire, nous restons à ce niveau du graphe.

Allons plus loin. Donc Lacan, sur cette nomination latente, par exemple le 22 novembre : « *Ce à quoi je pense*, ce que nous pouvons saisir, renvoie à un *de quoi, d'où, à partir de quoi je pense*, qui se dérobe nécessairement² ».

Donc, à un certain moment de sa vie (*Nel mezzo di camin...* c'est ici un moment crucial), dit Klossowski, il s'est trouvé « réduit à un signe ».

« Réduit à un signe » ? Un signe, nous le savons, c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. Supposons que ce quelqu'un n'est pas encore posé, il y a simplement intensité, *in-tensité* d'une pensée. C'est ici une antécédence logique : l'auteur évite d'introduire « quelqu'un » subrepticement, il dit prudemment que ce signe est porteur d'une *tension interne*.

À partir de ce « signe », dit Klossowski, il ne lui est possible de penser, que par une désignation. Désignation : *je pense en désignant, de cette désignation, je suis le résultat comme pensée*.

N'est-ce pas, nous sommes chez nous ! Lacan dira quelques semaines plus tard que : « les diverses *effaçons* [...] dont vient au jour le signifiant nous [donnent] les modes majeurs de la manifestation du sujet.³ ». Et bien plus tard en 73 : « l'inconscient, c'est un savoir dont le sujet peut se *dé-chiffrer*, voilà la définition du sujet tel que le constitue l'inconscient ».⁴

L'intéressant ici, c'est le rôle d'un nom, à partir duquel se fait cette désignation : « la persistance d'un nom forme le prétexte [du signe], et rend compte à elle seule d'un fond de pensée monotone »

Certes savons déjà que ce nom est « Roberte », mais n'allons pas nous précipiter dans la biographie. Il ne s'agit pas non plus d'une fiction à la Borges, d'un emboîtement littéraire où nous serait racontée l'histoire banale de l'écrivain obsédé par un nom: l'auteur nous parle (et de cette manière, sans précédent) d'une expérience personnelle.

Il analyse l'effet de ce signe auquel il est « réduit ». Réduit parce que ce signe, dans son intensité et son présent extrême, c'est la pensée zéro, mais aussi la mémoire zéro.

- La pensée est désignation à partir de ce degré zéro de la pensée, par ce qui en devient, par l'opération même, un sujet. Ceci avec une baisse d'intensité : le signe relayé, monnayé par les défilés du signifiant et de la vie sociale. Nous dirions par le processus primaire aussi bien.
- Le signe en lui-même, c'est aussi la mémoire zéro. Freud a toujours soutenu fermement que conscience et mémoire sont inconciliables. On retrouve peut-être ici la même partition. La conscience, profondément liée au signe d'où elle procède, peut être

2 in *L'identification*, 22 novembre 1961. « C'est là le prix de ce que nous apporte Descartes, et c'est pourquoi il était bon d'en partir. [...] l'impasse, voire l'impossible du *je pense, donc je suis* : c'est justement cet impossible qui fait son prix et sa valeur. Ce sujet que nous propose Descartes, si ce n'est là que le sujet autour de quoi la cogitation de toujours tournait avant, tourne depuis, il est clair que nos objections dans notre dernier discours prennent tout leur poids (le poids même impliqué dans l'étymologie du verbe français *penser* qui ne veut dire rien d'autre que *peser*). Quoi fonder sur *je pense*, où nous savons, nous analystes, que *ce à quoi je pense* que nous pouvons saisir renvoie à un *de quoi, d'où, à partir de quoi je pense*, qui se dérobe nécessairement ? Et c'est bien pourquoi la formule de Descartes nous interroge, de savoir s'il n'y a pas du moins ce point privilégié du *je pense* pur sur lequel nous puissions nous fonder, et c'est pourquoi il était tout au moins important que je vous arrête un instant.

3 *L'identification*, 6 décembre 1961.

4 *Les non-dupes errent*, 13 novembre 1973.

opposée à la mémoire qui, elle, est toujours plus ou moins ordonnée par les chaînes signifiantes et le temps. Évidemment, ce qui structure la mémoire ressortit peut-être aussi au signe. Comme la pensée, la mémoire monnaie le signe en en baissant l'intensité. Devant un métier à tisser, nous dirions que la chaîne de la mémoire va et vient sur la trame du signe.

On retrouve là ce que disaient déjà les anciens comme Antisthène le cynique : dans le langage il y a un indicible qui ne peut être que nommé – donc ici ce que Klossowski appelle le « signe » et le nom. À quoi s'oppose ce sur quoi peut porter le Logos.

Voilà où nous en sommes : au départ, il y a un identique, un fixe, pensée zéro, mémoire zéro., un « signe ». Le sujet se dé-signé – à partir d'un nom, ici « Roberte ».

*

Alors admettons que Klossowski, de cette manière étrange, parle structure. Disons que le signe, et son nom ici révélé pour Klossowski pourrait faire identité – *s'il était accessible*. Pourquoi ?

- 1) *Ce signe est fixe* : Il se suffit à lui-même : « ni moi, ni la pensée ne sommes nécessaires au signe ». « Le signe unique se suffit à lui-même et rend superflue une description due à sa seule contrainte ».

Ce signe, par le nom qu'il porte, mieux que ceux que choisit Kripke, serait un « désignateur rigide », puisqu'il ferait identité pour le sujet dans tous les mondes possibles. S'il était variable, fait observer Klossowski, la désignation – qui s'est constituée, à l'aide du code des autres, mais à partir de ce signe qui en est le centre secret – serait inconsistante.

- 2) *Ce signe est cohérent par rapport à l'incohérence du moi*

« Une pure intensité revient sur elle-même sans commencement ni fin. Ce signe unique dénonce l'incohérence absolue où je suis tombé, par rapport au monde en me dé(-)signant comme moi-même ».

« Chacun n'entendant jamais au sujet de toutes choses qu'une seule, suivant son intensité propre, il en résult[e] une chute dans le désordre de la pensée à partir de cet illusoire échange auquel nos désignations quotidiennes nous avaient habitués ».

- 3) *Ce signe – ce n'est pas un signifiant – fait discontinuité* entre le sujet et le monde, il est incommensurable, il sépare, il renvoie à une singularité.

« En chacun l'intensité connaît des destinées particulières, et la plus grande illusion revenait à croire que par les désignations, ces destinées pussent jamais se rejoindre, bien loin qu'elles pussent s'assimiler. »

Mais il faut insister : ce nom est un « prétexte ». Il faut lire ce mot avec un trait d'union : Roberte est un *pré-texte*, non pas tant pour les variations qui en seront produites *au-delà*, que pour un *texte en-deçà*. Le mode de persistance de ce texte en-deçà est un nom.

- Dans le vocabulaire de *L'Éthique*, nous dirions donc que ce nom représente quelque Chose (avec une majuscule) qui oriente le sujet comme pulsion, nous dirions qu'ici « le mystère d'un nom » renvoie au réel de la Chose. Dans le vocabulaire de *Lituraterre*,

que ce pré-texte lu comme « Roberte » se dégage d'un littoral-littéral, le montrant, et le masquant en paraissant renvoyer à un être.

- Évidemment dans un deuxième temps logique, « Roberte » est aussi un signifiant qui comme tel entre dans les chaînes du langage.

Le signe est ici lettre en dépôt, dont le nom, la suscription si l'on veut, est « Roberte ». Ou encore, comme chez l'esclave antique dont parle Lacan dans « Subversion du sujet », le nom du signe d'où dérive sa pensée comme désignation, est écrit sur son front.

Mais ce n'est pas le Golem : personne n'a écrit : ni père, ni ancêtre, ni quelqu'*Un* avec une majuscule – l'auteur se sent « poste restante de personne ».

« J'ai dénoncé Roberte au pur esprit » dit un personnage de *Roberte ce soir*.

Donner un nom au pur esprit (ici c'est un autre nom de l'intensité), c'est le dénoncer, le publier, mais c'est aussi la seule manière de le mettre en évidence. Car ce « signe » auquel nous pouvons donc donner comme support l'insensé d'une suite littérale, il ne réside nulle part en tant que tel. Il n'a pas d'*être*, autre que celui, *supposé*, déjà désigné par le nom.

Identique à lui-même, il revient toujours à la même place (« la treizième revient, c'est toujours la première ») : ce signe, c'est ce dont parle le beau poème de Nerval), ce signe est réel comme le montre la répétition.

« devant ces données incommensurables, nous réagissons toujours de la même manière » [...] « aucun de nous ne [peut] jamais vivre ni éprouver tout ce qui arrive au monde, sinon par une seule chose qui l'affecte plus que d'autres en vertu d'une intensité ».

Si ce signe est fixe, et c'était ma première question, cette suite de lettres ferait-elle identité réelle, *si elle était lisible de la bonne manière* ? Lacan, lui, dit que « ce à partir de quoi je pense, se dérobe nécessairement ».

Non, il n'y a pas de bonne manière. Rappelons une hypothèse éclairante de Charles Melman : l'inconscient serait fait comme une suite de consonnes qui, à l'instar de l'hébreu ancien admettrait une pluralité de vocalisations et de lectures.

On pourrait dire qu'il est pour un sujet comme « l'ensemble des ensembles qui ne se comprennent pas eux-mêmes », autrement dit intégrale des interprétations que permet la langue. Rien ne vient l'épuiser, rien ne vient en faire exhaustion. Les lectures ne se comprennent pas elles-mêmes, dans les deux sens du terme « comprendre », sens psychologique et sens mathématique. Cet *être* du signe ne s'actualise que dans des simulacres (pour rester dans le vocabulaire de Klossowski dans d'autres textes), dans les rêves, les formations de l'inconscient, le symptôme.

Il n'y a pas de nom dernier du signe. Dans son style de rigueur, Klossowski nous le dit bien, le nom de Roberte est un pré-texte. En faire un nom premier perdu ou retranché – c'est déjà un mythe, une imaginarisation. Le nom premier de ce signe est « plus inaccessible à nos yeux faits pour les signes du changeur⁵ ».

5 « Propos sur la causalité psychique » (1946) in *Écrits* p.193.

Prenons le graphe.

- Nous avons les deux lignes du bas, comme je l’ai dit, la ligne imaginaire et la ligne symbolique du sens.
- Il me semble possible de situer cette visée du signe dans la ligne du haut qui va de la pulsion $S \diamond D$ au $S(A)$ barré. Signifiant du manque dans l’Autre, ici signifiant du manque d’une quelconque garantie.

J’en arrive bien sûr à une cette autre dérivation du graphe, qui est beaucoup plus stable pour faire identification : celle qui va du désir d au fantasme $\$ \diamond a$. Elle n’est pas indépendante de la ligne du haut, mais elle en permet une interprétation du signe, *non plus comme une suite privée de sens*, subsumable par un nom énigmatique, mais *comme un scénario* – ce qui est beaucoup plus stable. C’est dans ce sens que Lacan dit dans « La Troisième » que le fantasme, c’est le principe de réalité : il s’oppose au principe du plaisir, mais appuie le désir sur un scénario figurable.

Nous savions déjà, depuis « Subversion du sujet » qui date de la même époque, que « le fantasme est proprement l’“étoffe” de ce Je qui se trouve primordialement refoulé, de n’être indicable que dans le *fading* de l’énonciation ».

L’opération que décrit Klossowski semble un mécanisme très général, d’identification au fantasme, lecture du « signe » inaccessible mais par le court-circuit imaginaire du haut du graphe.

Cette dérivation est une mise en scène imaginaire, qui fait relation au phallus (lui, commun, et faisant lien social), mais aussi à l’objet, au corps, au sens. C’est ce que Lacan théorise comme nœud borroméen : le signe, lu comme fantasme, propose un *scénario* à la jouissance. Le nouage est stable : réel par son support littéral, consistant par la scène, et symbolique par ses noms. À travers la syntaxe qui lui est propre *le nœud donne appui à cette identification* : appui sur la lettre inaccessible mais devenue objet a .

L’identification se fait alors non plus sur le « signe », suite littérale insensée dont nous parlions, mais sur une interprétation (interprétation au sens musical du terme, une exécution donc), une exécution imaginaire du même morceau. Du « signe », nous ne pouvons avoir que des noms, des fragments. Mais le fantasme nous permet de faire équivaloir ces fragments littéraux à des objets imaginarisables et phallicisables, brillant par instants dans le corps.

*

Ici Klossowski vit une opération d’*inversion*, mais surtout nous en rend compte (ce qui est beaucoup plus rare) : le nom du signe va devenir celui d’une « physionomie », être supporté ici par une femme. On parlait du signe et on avait la pensée comme dé-signation ? Maintenant c’est la physionomie qui va venir *s’offrir au déchiffrement en tant que telle, et se substituer au signe*.

Évidemment, c’est le cas dans la passion amoureuse (et avec le cas de l’érotomanie), la physionomie vient à la place de ce qui commande quelqu’un. Et cette opération insoupçonnée

d'inversion est ce qui peut rendre la passion incompréhensible à l'entourage, et au sujet lui-même qui va chercher à la justifier.

Ce n'est pas forcément le « nom propre », un trait quelconque peut être lu en tant que nom du signe. Mais l'opération, c'est donc : un corps se substitue au signe inaccessible. L'énigme et le désir vont dès lors être animés non plus par le signe mais par ce corps : *l'intensité* est transférée à un corps.

Mais au-delà de l'érotisme, ce nom qui commande le destin du sujet, n'est-ce pas un cas général ? Charles Melman nous a parlé d'une analysante qui dit en séance : « de toute façon, mon histoire commence un jour de neige » et il commente :

« Nous sommes capables d'exercer une double lecture. L'une, la lecture courante, concerne notre rapport au *signifiant*, celui qui nous donne le sens. Et puis cette autre lecture, qui s'exerce au niveau de la *lettre*. Dans ce *neige*, on trouve ce qui a déterminé, ou du moins articulé toute sa vie. »

On pourrait entendre là ce qui correspond au nom secret dont parle Lacan, ou dans le vocabulaire de Klossowski, le pré-texte du signe de la patiente. L'analyste fera alors valoir d'autres lectures, ravivant les paroles gelées (puisqu'il s'agit de neige...) à partir de la lettre.

La ligne supérieure renverrait en quelque sorte à une « région littérale » où le sujet détermine des séquences, où il isole des séquences qui lui sont propres, qu'il lit comme des noms. En dehors de la psychose, le *y'adl'un* permet cette isolation. Mais ces séquences ne peuvent être que devinées par instants.

*

Revenons à la démarche de Klossowski écrivain. C'est, par des moyens littéraires (pas seulement puisqu'il a aussi été peintre) de donner chair à ce nom et, pour cela, d'écrire des contextes romanesques à ce pré-texte. Le ressort commun étant le nom de Roberte.

C'est une démarche qui est nouvelle dans l'exposition de son mécanisme mais qui a de multiples précédents. Pensons à Béatrice, Laure, Douve, ou Elsa. Ou à Délie pour les Lyonnais, qui est un très joli nom : Délie, anagramme de l'idée mais aussi le lit, le lien, le délier, le délit, et on pourrait susurrer d'autres anagrammes...

Et même pour chacun de nous il pourra y avoir dans nos vies, différentes actualisations, différentes physionomies, différents corps qui représentent par une inversion analogue, le signe. Comme le dit un poète, elle sont « le songe, que vêt parmi l'exil, inutile, le Signe ».

Tout de même, il y a la couleur du fantasme de Klossowski. À un triple titre, on peut la dire perverse. Souvenons-nous de « Kant avec Sade ».

- Premier point. Le pervers va introduire quelque chose comme *une loi positive* dans sa volonté de jouissance⁶. Or les dites « lois de l'hospitalité » sont des lois érotiques. Dans cette mise en scène, disons qu'il y a trois pôles : l'homme, l'autre homme, Roberte,

⁶ Dans « Kant avec Sade », Lacan ne parle pas de désir chez le pervers, mais bien de volonté de jouissance.

triangle qui permet d'articuler le regard et le surgissement phallique. Les lois de l'hospitalité, minutieusement écrites dans la chambre qui accueille l'invité, ce sont des lois explicites : l'hôte est tenu d'offrir sa femme à son invité.

- Deuxième point, le pervers, dit Lacan, *fait passer la division par l'autre*. Roberte, sa femme, sera d'autant plus sienne qu'il va la surprendre dans une indétermination qui la dissocie, qui la déchire d'elle-même dans son intimité. L'équivoque des attitudes, visée de la recherche érotique d'Octave, reflète, mime la pluralité de lectures du signe. Par exemple dans *Roberte ce soir*, la division s'opère entre le désir et la pudeur de Roberte, entre sa raison de femme moderne libérée, féministe, femme politique, et la surprise de sa jouissance, la manière dont elle est rendue étrangère à elle-même par cette jouissance. Remarquons avec l'auteur que le silence de Roberte est nécessaire puisque *c'est le corps avec l'équivoque du geste* qui vaut pour le nom énigmatique. Nous parlerons bientôt du fantasme féminin. Lacan dit dans « Télévision » que la femme se prépare pour la perversion qui est celle de l'homme, elle se pré-pare pour que le fantasme de l'homme trouve en elle son œuvre de vérité⁷. En tout cas, la voilà ici prête à porter le scénario, support où va se lire le fantasme masculin – je pense à un vers obscène et magnifique écrit par un homme, Georges Bataille : « Et je t'ouvre comme un livre, où je lis ce qui me tue ».
- Dernier point, le rapport au Père fonctionne ici, mais n'est manifeste que dans les références métaphysiques. Dieu le père n'est pas nié frontalement comme le fait Sade, il est rendu présent par le raisonnement théologique ironique, et par son détournement subtil.

*

Le parcours de l'auteur en quelques mots donc : le réel du signe, la lecture du signe par le nom, la substitution de la physionomie au nom, la « coutume » des lois de l'hospitalité en tant que mise en scène du fantasme, où le corps mime l'équivoque du signe. Je vais conclure en reprenant ce que j'ai cru pouvoir saisir ici.

Par le court-circuit imaginaire en haut du graphe, *l'identification au fantasme fait identité, parce qu'elle est imaginariation de cette identité du signe*, littéral comme nous le suggère l'auteur. Ceci dans une *stabilité* nouant le réel de la lettre avec l'imaginaire des corps et la lecture symbolique qui l'inscrit dans le temps, et ici dans les récits.

Ce faisant, *la ligne supérieure du graphe reste ce que vise la pulsion : un littoral inaccessible, ou lisible par bribes, par instants* : c'est ce dont Roberte est un nom.

L'identification au fantasme n'est pas sexuée, à l'origine. Le désignateur rigide s'exprimer par un nom, ici Roberte. Mais si c'est l'opérateur phallique qui permet d'animer le signe par des figures, la scénarisation propre au fantasme permet l'interchangeabilité des places.

*

⁷ *Télévision*, Seuil, 1951, p.64

Une anecdote enfin pour insister sur le caractère clinique de ce qui est ainsi élaboré dans cet article. Un réalisateur avait envisagé de porter au cinéma le roman *Roberte ce soir*. Il avait pensé à Isabelle Adjani dans toute sa beauté, pour le rôle de Roberte. Mais pour Klossowski, il était impensable que ce ne soit pas sa femme, alors d'âge mûr, Denise-Roberte donc, qui ne soit pas l'actrice principale. C'est dire que l'opération qui a transmué ce signe en ce nom et ce nom en ce corps, sûrement pour Klossowski est restée fixée. Je veux dire que ce qui donne ici poids, ce n'est plus le nom, mais bien le corps de Denise-Roberte – devenu le lieu du fantasme.